

ne veulent pas de cette réforme, et on invoque l'égalité en disant que, grâce à ces modifications à la marge, l'enseignement de l'orthographe sera plus simple. Ce deuxième argument n'est pas plus valable que le premier, car les fautes qui parsèment les copies, du primaire à l'université, sont des fautes d'accord et de syntaxe, c'est le pluriel des verbes qui est confondu avec le pluriel des substantifs. Aucune réforme de l'orthographe ne pourra jamais effacer ces fautes. Aujourd'hui, la langue est de moins en moins bien transmise, alors, plutôt qu'une réforme qui fait violence à notre bien commun, il vaudrait mieux rétablir dans ses droits l'enseignement de la grammaire. L'usage actuel des réseaux sociaux et d'Internet détruit l'orthographe. On ne doit pas accompagner cette destruction, on doit la combattre. De réforme en réforme, on pourrait en arriver à une écriture phonétique : toute mémoire serait effacée, ce serait une véritable catastrophe. En France, la langue a été façonnée par la littérature, et il faut à tout prix, dans l'enseignement, retrouver cette articulation.

Dans *La Seule Exactitude*, vous dénoncez le projet d'Alain Viala, chargé en 1999 de réformer l'enseignement du français, qui n'est plus l'analyse par le maître d'école de textes classiques, mais l'animation de débats citoyens.

L'enseignement du français à l'école, dit Viala, consiste à donner de l'autonomie dans le débat d'opinion. C'est un danger que le schisme, intervenu avec l'émergence des temps modernes, entre la culture scientifique et la culture littéraire débouche sur la transformation des cours de français en talk-show. Les sciences, dit-on, nous permettent d'accéder à la vérité, alors que la littérature relève de la subjectivité. Aucune subjectivité n'étant supérieure à une autre, il faudrait assurer les conditions de l'échange entre les opinions. Je suis

évidemment farouchement opposé à cette évolution. Milan Kundera, après Hermann Broch, a magnifiquement montré le lien qui existait entre création littéraire et connaissance. Le roman et la poésie sont des accès privilégiés au monde de la vie. Non seulement toutes les opinions ne se valent pas, mais en outre la littérature ne relève pas de l'opinion.

Aujourd'hui, les inspecteurs d'académie veillent à ce que les professeurs parlent aux élèves de ce qui les concerne immédiatement et ne les entraîne pas trop loin dans le passé. Autrefois, on étudiait systématiquement chaque année, depuis la classe de quatrième, une pièce de Racine, de Corneille ou de Molière. Aujourd'hui il peut devenir difficile, pour un professeur de collège, de faire étudier *Le Cid* à ses élèves. La hiérarchie lui tape sur les doigts, parce que cela ne concerne pas la vie des élèves. Ils n'en auraient pas besoin, c'est trop livresque. C'est la grande imposture de notre modernité tardive : en raison même de son altérité, la culture est chassée de l'école.

« Antoine Vitez, il y a trente ans, parlait d'élitisme pour tous. Maintenant, ce qui triomphe, c'est l'élitisme pour personne. »

Alain Finkielkraut, septembre 2015.



Dans votre *Discours de réception à l'Académie française*, prononcé sous la Coupole le 28 janvier 2016, revenant sur votre parcours, vous dites : « À l'école, j'ai appris à connaître et à aimer nos classiques. » Aimer la langue, c'est défendre celle des classiques ?

Si la langue se réduit à un pur et simple moyen de communication, la littérature deviendra inintelligible. C'est peut-être vers là que nous allons. Marcel Gauchet dit que la France a longtemps placé la littérature au cœur de son identité, et c'est pour cette raison que la France est mal adaptée à la mondialisation. Pour lui, cette identité est archaïque ; pour moi, elle est finie. Tout le monde célèbre la fin de l'élitisme culturel comme une bonne nouvelle. L'industrie du divertissement règne partout. Rien en France ne résiste à ce rouleau compresseur. Au contraire, il est accompagné par la passion de l'égalité. Antoine Vitez, il y a trente ans, parlait d'élitisme pour tous. Maintenant, ce qui triomphe, c'est l'élitisme pour personne. L'utopie démocratique est vaincue par la démocratie du ressentiment. Et il n'y a plus qu'à s'incliner. Ainsi que le diagnostiquait déjà Tocqueville, la France est saisie par la passion exclusive de l'égalité, qui est en train d'abolir toutes les hiérarchies, sauf celle de l'argent. Seules comptent les grandeurs de chair, non celles de l'esprit, pour reprendre une fameuse distinction de Pascal. La crise de l'école en témoigne. On nous explique que le rap, c'est de la culture. Mais qu'est-ce que le rap, sinon la célébration de la violence et de l'argent ? Un rappeur a pris le nom de 50 Cent... On ne peut pas aller plus loin dans l'apologie de la grandeur de chair. La France est une patrie littéraire : ce n'est sans doute pas la seule définition à donner de son identité, mais c'est celle sur laquelle je m'appuie, parce que j'y tiens particulièrement. Je m'y arcboutte. ● **Propos recueillis par Aliocha Wald Lasowski**